

Les demi-soeurs ennemies : Marie Tudor et Elisabeth 1ère

deux figures marquantes de la dynastie Tudor

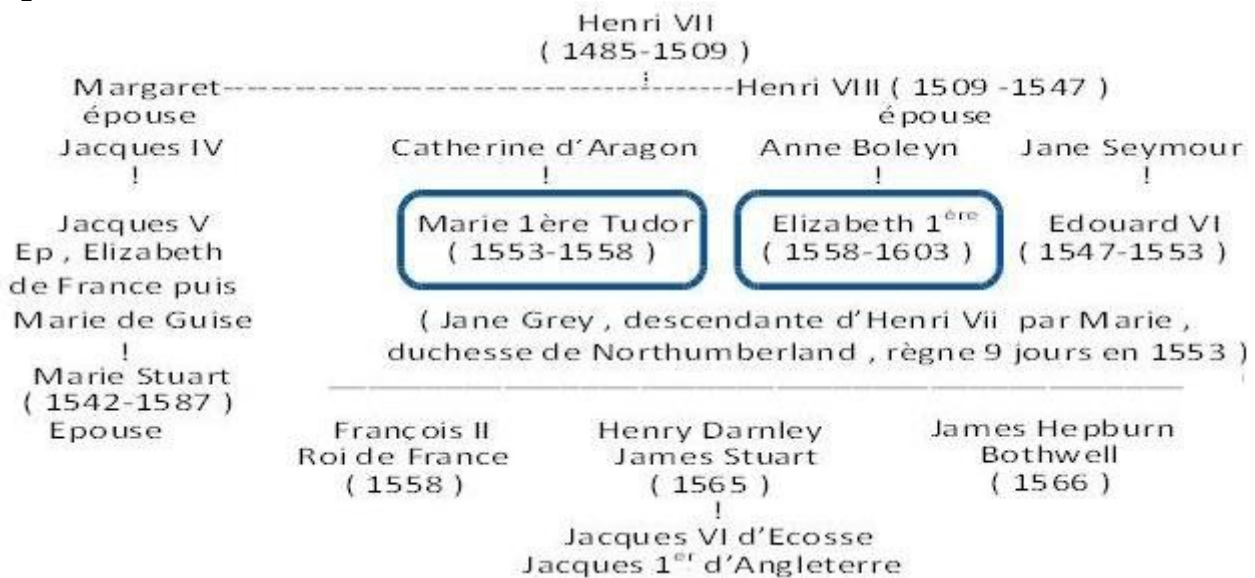
par Lucien Provençal

Conférence du mardi 22 mars 2011

Intégralité du texte et des illustrations du conférencier avec nos remerciements,
mise en page de Christian Lambinet

Société Hyéroise d'Histoire et d'Archéologie

Avant d'étudier les biographies de ces deux souveraines souvent présentées comme "*les soeurs ennemies*", il est indispensable de se pencher sur l'arbre généalogique des Tudor qui règnent sur l'Angleterre en ce XVI^{ème} siècle :



Nous y découvrons les trois enfants d'Henri VIII, tous nés de mères différentes : Edouard VI, l'héritier parce que seul enfant mâle du roi, est fils de Jane Seymour ; Marie 1^{ère} est fille de Catherine d'Aragon, donc nièce de Charles Quint ; la mère d'Elizabeth 1^{ère} est la tumultueuse Anne Boleyn ; je traiterai plus loin de l'hérédité de ces trois souverains mais si vous conservez en tête le tableau que je vous présente ici, vous avez déjà tout compris de l'histoire d'Angleterre car vous y notez également que si ces trois rois meurent sans descendance, la couronne reviendra à Marie Stuart ou à son fils, descendants directs de Margaret, reine d'Ecosse et soeur d'Henri VIII ; je ne rappelle que pour mémoire l'éphémère règne de Jane Grey qui occupa le trône pendant neuf jours entre Edouard et Marie.

Henry VIII



Les six épouses d'Henry VIII par ordre de célébration de leurs mariages

Survolons le court règne d'Edouard VI, enfant chétif qui abandonne en fait le pouvoir à son oncle Edouard Seymour, lord Somerset, avant de le faire décapiter par caprice d'enfant malade pour "*ambition, vanité, avidité*" et pour "*avoir voulu faire le maître*" ; très porté sur la Bible, le jeune roi, après une vaine recherche d'un compromis religieux, verse dans le protestantisme, unifie les rites, autorise le mariage des prêtres, persécute les catholiques. Il veut interdire la messe à sa soeur Marie qui, courageuse et dévote, se révolte. Mourant, craignant un retour du catholicisme, il viole l'ordre de succession établi par Henri VIII, déshérite ses soeurs et désigne pour lui succéder Jane Grey, fille du duc de Suffolk et descendante directe, elle aussi de Henri VII. Jane Grey qui n'a que seize ans a été mariée de force à Wiltford Dudley, fils du duc de Northumberland, grand manipulateur d'une succession dont les bases juridiques sont plus qu'incertaines ; la jeune femme est sacrée par son beau-père le 10 juillet 1553. Marie a trouvé refuge au château de Framlingham ; elle marche sur Londres à la tête de ses partisans et y fait une entrée triomphale le 19 : Northumberland, opportuniste, la proclame reine aussitôt ; il n'en sauve pas sa tête pour autant et est décapité le 21 août.



Edouard VI, fils d'Henry VIII
et de Jane Seymour sa 3ème épouse



Jane Grey

La malheureuse Jane Grey, "*la reine de neuf jours*" est enfermée à la Tour de Londres où, malgré de nombreuses interventions en sa faveur et une longue hésitation de Marie, elle est exécutée le 12 février 1554, quelques jours avant ses dix-sept ans. La rébellion de Thomas Wyatt qui s'attaque à l'autorité de la nouvelle reine a provoqué la décision de Marie ; Thomas Wyatt sera lui-même mis à mort quelques semaines plus tard.

Il nous faut rappeler brièvement le passé de cette nouvelle souveraine de trente-sept ans. Née à Greenwich, elle est fille d'Henri VIII et de Catherine d'Aragon, seule survivante de trois frères et une soeur morts en bas âge, son parrain est le tout puissant cardinal Thomas Wesley, future victime de son père ; elle reçoit une éducation de reine, parle grec et latin et se passionne pour les sciences naturelles et la musique ; *"la fille qui ne pleure jamais"*, surnom que lui donnent les courtisans est faite princesse de Galles, titre normalement réservé aux garçons et elle est très proche de son père. On songe à la marier à Charles Quint, son cousin, à Henri II ou à Charles de France.



Marie 1ère Tudor



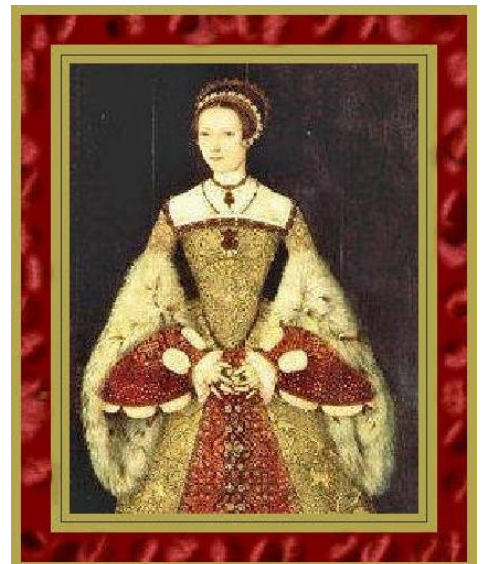
Tout change lorsque Henri VIII s'éprend d'Anne Boleyn dont il espère avoir un fils ; le roi cherche à faire annuler son mariage avec Catherine sous prétexte que la reine a été précédemment mariée à son frère Arthur Tudor et que, de ce fait, sa seconde union qui viole la loi est ainsi sans valeur. Le pape Clément VII refuse l'annulation, l'archevêque de Canterbury est plus conciliant : ce sont les prémices de la religion anglicane. Marie est déchue de son titre de princesse, il lui est interdit de revoir sa mère à laquelle elle est très attachée ; Catherine meurt le 7 janvier 1536. Marie devient dame d'honneur de sa demi-soeur Elizabeth née des amours de son père avec Anne Boleyn.

Catherine d'Aragon première épouse d'Henry VIII



Après la disgrâce et la décapitation de cette dernière qui n'a pu donner au roi le fils tant espéré et qui a été déclarée coupable d'adultère, Marie tente avec son père un rapprochement qui est contrarié par leurs divergences religieuses ; les bonnes dispositions à l'égard des filles de leur mari des deux reines suivantes, Jane Seymour et surtout Catherine Parr, conduisent Henri VIII à leur restituer en 1544 les deuxième et troisième places dans l'ordre de succession. Nous avons vu ce qu'il advint sous le règne d'Edouard VI.

Ann Boleyn



Catherine Parr

Le couronnement est célébré le 1er octobre 1553 dans un déferlement de joie populaire, Marie est rayonnante, elle a sa soeur Elizabeth à ses côtés. Son premier souci est de rétablir le catholicisme ; cela passe par une réconciliation avec Rome ; elle reçoit à Westminster son ami d'enfance et ancien amoureux Richard Pole exilé à Rome où il a reçu la pourpre cardinalice.

Elle fait preuve du fanatisme catholique le plus total alors que le pays est porté vers une religion nationale et a pris en haine le pouvoir romain et dont, ne l'oublions pas, une nouvelle élite s'est enrichie des biens confisqués au clergé par ordre d'Henri VIII ; la reine fait preuve du zèle intransigeant d'une fille dont la foi a été le seul refuge au cours des épreuves qu'elle a subies dans sa jeunesse. Incitée par Pole, elle rétablit l'usage du latin, puis le célibat des prêtres, ce qui impose un choix cruel à ceux qui, profitant des lois précédentes, s'étaient mariés.

Richard Pole



Elizabeth, opportuniste, semble se rallier à la politique de sa soeur, mais celle-ci sent bien que la foi de sa soeur n'est pas sincère et que, reine, elle reviendrait à la religion protestante, voire à l'anglicanisme ; il lui faut donc se marier, comme l'en supplie le Parlement et avoir une descendance.



Marie passe outre au vœu des nobles qui voudraient qu'elle épouse Edouard Courtenay. Charles Quint lui propose alors son fils, l'infant Philippe, cousin de Marie, elle accepte ce choix après avoir été séduite par un portrait. C'est une erreur politique énorme, le peuple anglais hait l'Espagne et craint de souffrir une nouvelle inquisition. La chambre des communes conseille la prudence et souhaite que les lois anglaises soient respectées, que Philippe renonce à tout droit sur la couronne, que l'Angleterre n'entre pas en guerre contre la France et que leur fils éventuel soit roi d'Angleterre, des Pays Bas et de Bourgogne. Philippe qui cherche à plaire y consent mais exige la réconciliation avec Rome *"plutôt ne pas régner que régner sur un peuple d'hérétiques"*.

Le légat pontifical Richard Pole marie la reine et Philippe dans la cathédrale de Winchester le 25 juillet 1554. Le désir de procréer est tel que Marie se croit enceinte alors qu'elle ne souffre que de grossesses nerveuses et d'anomalies hormonales.

Philippe d'Espagne

Curieusement, Philippe prêche à son épouse la modération et prend souvent la défense de sa belle-soeur Elizabeth dont l'attitude indispose la reine.

Marie fait publier le 20 janvier 1555 une loi contre l'hérésie qui provoque jusqu'en 1558 de nombreuses exécutions, environ trois cents, qui lui valent le surnom de "*bloody Mary*", Marie la Sanglante. Parmi les suppliciés, figure Crenmer, l'archevêque anglican de Canterbury. Elizabeth elle-même est enfermée à la tour de Londres mais sa soeur refuse de la faire décapiter.

Une bulle pontificale a beau reconnaître la souveraineté anglaise sur l'Irlande, le mal est fait ; le mécontentement est d'autant plus grand que Philippe avant de partir en Espagne a entraîné l'Angleterre dans une guerre contre la France qui, le 13 janvier 1558, lui a fait perdre Calais.

Du point de vue économique, l'Angleterre n'a rien gagné de ce mariage, elle n'a tiré aucun avantage des colonies espagnoles, le trafic d'Anvers a supplanté celui de Londres. Seule l'agriculture est florissante.

Le 17 novembre 1558, âgée de quarante trois ans , la reine décède le même jour que son ami et complice le légat pontifical Richard Pole ; toute l'Angleterre est en joie.



Thomas Crenmer

Le long règne d'Elizabeth 1ère commence. Comment en est-elle arrivée là ?



Elizabeth 1ère

Elle aussi est née à Greenwich le 7 septembre 1533, conçue quelques mois avant le mariage de son père avec Anne Boleyn ; le roi désireux d'avoir un fils est cependant ravi de cette fille que beaucoup considèrent comme une bâtarde puisque le pape refuse de reconnaître la nouvelle union d'Henri VIII avec une "*ribaude*" : l'enfant est toutefois baptisée selon le rite catholique.

Elle a trois ans lorsque sa mère, coupable, malgré des grossesses avortées de n'avoir pu donner un garçon à son royal époux, accusée d'adultère et victime de l'ambition démesurée des siens, tombe en disgrâce, est emprisonnée et décapitée le 19 mai 1536 ; elle a devant la mort une attitude très courageuse et affirme sa foi en l'Eglise catholique. Onze jours plus tard, Henri VIII épouse Jane Seymour. Elizabeth connaît cinq belles mères dont deux, Jane et Catherine Parr, veilleront à son éducation ; cette dernière élève les deux derniers enfants de son mari, Edouard et Elizabeth, dans la religion réformée et pousse le roi à rétablir ses précédents enfants dans leurs droits de succession ; ce que le Parlement entérine en 1544.

Elizabeth qui considèrera toujours Catherine comme sa seconde mère est éduquée par les meilleurs maîtres, William Cromwell et Roger Ashram ; elle étudie les textes sacrés, le latin, le grec, le français et l'italien ; la musique est une de ses passions, elle est une excellente luthiste ; elle lit beaucoup, *"le miroir de l'âme pécheresse"* de Marguerite de Navarre est un de ses livres préférés. Elle revient à la cour auprès de son frère dont elle partage les tendances calvinistes, se rapproche des Seymour dont le cadet qui a épousé Catherine Parr veut se permettre des privautés aussitôt repoussées. A la mort d'Edouard, elle se rapproche de Marie Tudor dont elle feint d'encourager les ambitions et la foi, ce qui lui permet sans doute de sauver sa tête.

Elle est couronnée à Westminster le 15 janvier 1558 par l'évêque de Carlisle , un prélat catholique : elle se veut proche du peuple et pour le montrer, avec un sens de la mise en scène dont elle ne se départira jamais , telle un empereur romain, elle parcourt le jour même sur un char les rues de Londres sous les acclamations de ses sujets fous de joie. Elle se veut seulement anglaise, libérée de tout lien avec l'étranger. Fidèle à cet engagement nationaliste, elle ne soutiendra jamais vraiment les autres princes protestants tout en accueillant les exilés étrangers. Elle avoue d'ailleurs son ambition *"une nouvelle Angleterre est née, prête à briser le joug de l'Espagne et à prendre sa place dans la domination du monde"*.

Physiquement que peut-on dire de cette jeune femme de vingt-cinq ans ? on la dit plus agréable que belle, grande, bien faite, de teint légèrement olivâtre, doté de beaux yeux noirs et de mains admirables dont elle use à la perfection pour séduire ; ses cheveux sont blonds, son visage est ovale, son nez aquilin sur des lèvres minces, ses pieds sont longs et fins.

Son besoin de paraître, de marquer ses différences, son souci permanent d'être adulée de ses sujets, la poussent à une extravagance vestimentaire parfois proche du ridicule et qui déteint sur son entourage. De son prénom, elle affirmera toujours qu'il est un porte-bonheur.

Une malformation physique l'empêchant de procréer expliquerait son comportement à l'égard des hommes. Les prétendants à sa main seront nombreux, Charles d'Autriche, Philippe II désireux de maintenir son emprise sur l'Angleterre et qui apprécie le caractère entier de son ex-belle-soeur ; plus tard, Catherine de Médicis lui proposera successivement le duc d'Anjou, futur Henri III, puis le duc d'Alençon, tous deux bien plus jeunes qu'elle.

Dès 1559 et maintes fois après, les chambres des Lords et des Communes sont soucieuses de sa descendance et l'invitent à choisir un mari. Inspirée par la décoration du salon des Vierges du château de Greenwich où elle est née, elle répond : *"pour moi, il me suffit qu'une dalle de pierre puisse déclarer un jour qu'une reine ayant régné un certain temps vécut et mourut vierge"*.

Cette réputation de virginité lui est à jamais acquise, pourtant quelques historiens et diplomates en poste à la cour d'Angleterre la mettent en doute ; on lui prête des liaisons amoureuses avec Robert Dudley, comte de Leicester, avec les marins Raleigh (sans i car son nom est d'origine gaëlique) ou Francis Drake et sur le tard avec le comte d'Essex de quarante ans son cadet, un prétentieux avide d'argent qui paiera son audace et ses échecs en Irlande de sa tête. Peu important ces passades, cette grande manipulatrice s'est créée une image ; en vérité, n'est-ce pas de nos jours encore ce qui importe en politique ?



Robert Dudley



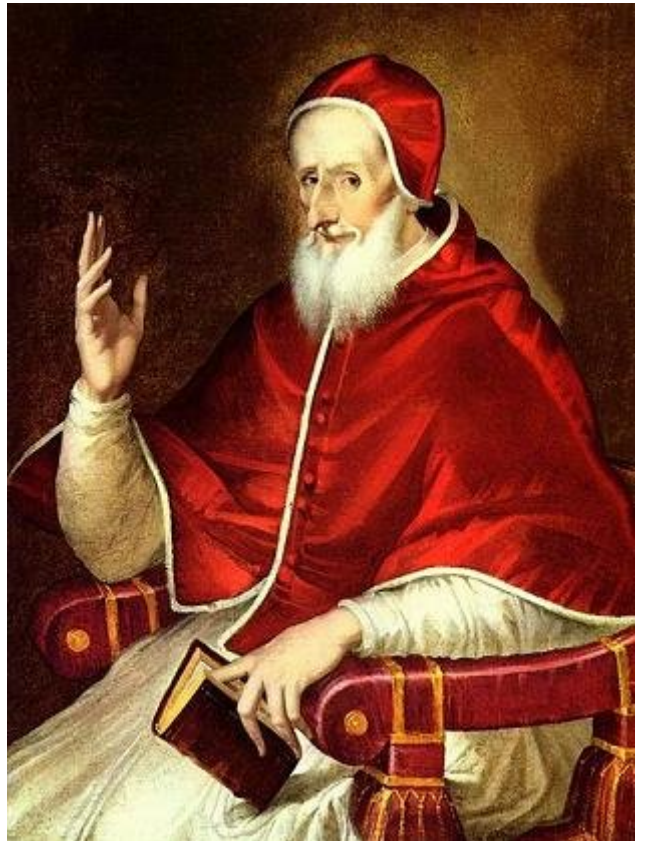
Pendant tout son règne, Elizabeth n'a que deux ministres attachés à sa cause, William Cecil pendant vingt-huit ans auquel succède en 1590 son fils Robert, comte de Salisbury. Le premier, proche des Seymour qu'il a abandonnés lorsque le vent tournait, a été ministre d'Edouard VI ; homme sans scrupules, il a fait sa fortune lorsque Henri VIII a confisqué les biens ecclésiastiques et les a répartis généreusement ; ses ennemis affirment que les intérêts du pays passeront toujours après ceux de sa famille ; protestant accommodant, il est un conseiller écouté d'Elizabeth dans sa politique religieuse , peut-être craint-il tout simplement qu'un retour des catholiques ne le prive de ses terres acquises à peu de frais ? Malgré ces défauts, il a laissé à ses défenseurs un souvenir d'homme ferme et indépendant ayant un sens développé de l'Etat ; il sera avec son fils un des artisans du rattachement de l'Irlande à l'Angleterre.

William Cecil

Il nous faut maintenant aborder l'action d'Elizabeth dans le domaine de la religion ; nous l'avons vue protestante sous le règne de son frère puis revenir au catholicisme sous celui de sa soeur sans doute aussi en hommage à sa mère, Anne Boleyn qui était revenue avant sa décapitation aux pratiques romaines. Au risque de mécontenter les anglicans, je pense qu'Elizabeth, sur ce point comme sur d'autres, pêche par opportunisme, évoluant sans beaucoup de convictions personnelles au gré des circonstances et en fonction des intérêts d'un pays assoiffé d'indépendance et qui recherche sa propre personnalité en rejetant un passé romain qui l'opprime.

Elizabeth rétablit d'abord les prières qui avaient été promulguées par son frère Edouard VI et que Marie avait abrogées. En 1559, elle convoque le Parlement et fait adopter les actes de Suprématie et d'Uniformité qui rétablissent ceux d'Henri VIII tout en en atténuant l'extrémisme et en évitant de heurter de front les catholiques et les protestants. C'est ainsi qu'on n'y retrouve plus la phrase "*délivrez nous Seigneur de la tyrannie de l'évêque de Rome et de toutes ses atrocités détestables*". Aux termes de ces Actes, Elizabeth n'est pas désignée comme "*chef suprême de l'église*" mais comme "*régulateur et gouvernante de la religion anglicane*", appellation toujours en vigueur, ce qui, soit dit en passant, poserait problème si l'Angleterre cessait un jour d'être une monarchie ; l'expression "*primo elizabethae*", rédigée en latin, constitue d'ailleurs un retour à la religion traditionnelle et marque la volonté de la reine de prendre des distances sans rompre avec la tradition ; les prêtres ne sont plus tenus au célibat mais certains rites et ornements sacerdotaux sont rétablis.

Le pape Pie V



L'acte d'uniformité rend obligatoire la prière en commun et l'administration des sacrements. Par ailleurs, ce national catholicisme sans le pape affirme une prédominance des lois laïques sur celles de la religion. La formule "*César plus fort que Dieu*" nous rappelle le règne de Philippe le Bel pour qui le roi était un élu de Dieu alors que le pape ne tenait son pouvoir que des hommes.

Ces actes sont accompagnés de mesures coercitives qui indisposent les évêques dont quatre-vingt-dix-neuf sur cent démissionnent de leurs charges en refusant de prêter le serment de fidélité à la reine ; pourtant, Elizabeth avait pris la précaution, bravant le sectarisme de ses conseillers, de maintenir la hiérarchie existante ; sans hésitation, elle exile ou place en résidence surveillée les prélats récalcitrants et les remplace par des hommes sûrs.

Les bases de la nouvelle religion d'Etat sont définies en 1563 par les "*trente-neuf articles*" dont je ne cite que les principaux : strict respect des textes bibliques, reconnaissance des principes de la Sainte Trinité et de la résurrection du Christ, de la Vierge et des saints, l'excommunication, synonyme de rejet vers le paganisme et le publicanisme, prière commune obligatoire le dimanche, rejet de la transsubstantiation, maintien de seulement deux sacrements, le baptême et la cène , la pratique de la confession est conservée : les vœux de célibat et de chasteté ne sont pas conformes aux textes sacrés et ne peuvent donc être exigés des prêtres ; l'usage du latin est prohibé. Nous sommes loin de l'anabaptisme et de la religion anarchique dont on accuse parfois la reine d'Angleterre ; en ce siècle de guerre de religion, fidèle à sa doctrine, elle tient le juste milieu.

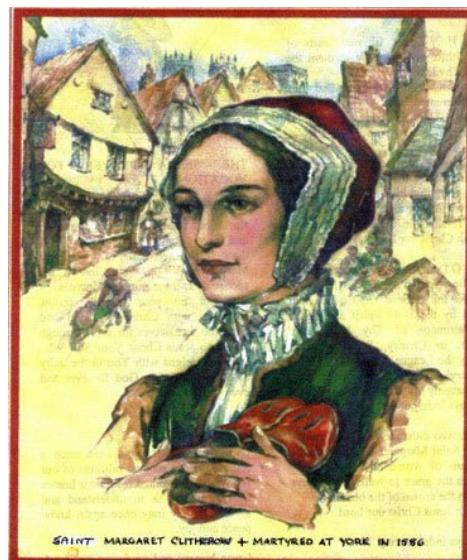
La véritable opposition de Rome à cette politique ne survient qu'en 1570 où, à la suite de mesures trop répressives, le pape Pie V excommunie Elizabeth et reconnaît Marie Stuart comme la vraie reine d'Angleterre, décision symbolique qui ne sera d'ailleurs suivie d'aucun effet. Un concile réuni à Douai afin de s'opposer aux décisions anglaises inquiète quelque peu la reine.

Pendant les querelles religieuses en Europe, l'engagement d'Elizabeth se limite au strict minimum ; elle héberge quelques exilés, encourage la rébellion protestante de Gabriel de Montgomery en Normandie, ne condamne pas formellement la Saint Barthélémy et ne soutient que symboliquement les gueux des Flandres révoltés contre Philippe II ; elle se tient à l'écart des revendications des princes luthériens allemands. Elle ne se veut ni d'un parti ni de l'autre. Si en Ecosse, elle est complice des protestants, c'est plus par haine de Marie Stuart que par conviction, elle se méfie du tout puissant John Knox dont elle sait l'hostilité pour les femmes au pouvoir et qui estime que les règles anglicanes dissimulent mal un retour au papisme. En 1596, les calvinistes verront leur synode interdit bien que Richard Hacker se soit fait le champion "*des lois de la politique ecclésiastique pour tolérance et modération, précurseurs de l'oecuménisme protestant*".

En Irlande profondément catholique, la reine doit faire face à une violente opposition d'un peuple farouche et fier soutenu par l'Espagne ; elle n'en vient mal à bout qu'après de dures campagnes répressives menées sans ménagement de 1594 à 1601 . Les conflits internes actuels en ce pays ne sont que la suite de ceux du XVIème siècle.

En Angleterre, la répression ne commence vraiment qu'à partir de 1570 ; des complots plus ou moins avérés sont découverts par des ministres prompts à les exploiter ; assez hypocritement, Elizabeth, étrange papesse, laisse au clergé le soin de prendre les décisions extrêmes, il y a du Pilate chez cette femme. Je me contente d'énumérer ces complots de Norfolk qui sera décapité, de Northumberland, la conspiration de Ridolfi et les procès iniques qui seront faits aux "*récusants*" tels le jésuite Edmund Campton, au père Southwell, à John Felton et à la pauvre Margaret Middleton qui paieront de leur vie leur foi catholique et leur refus de se soumettre à l'Elizabeth Act qui les accuse de trahison ; la plupart d'entre eux dont vingt-neuf jésuites seront béatifiés par le pape, leur fête est célébrée conjointement le 1er décembre.

Margaret Middleton



En tout cinquante mille personnes seront arrêtées et environ deux cents mises à mort ; les défenseurs d'Elizabeth soutiennent que ce n'est pas plus que sous le règne de sa soeur Marie ; les victimes ont seulement changé de camp. Il vaut mieux ne pas être Anglais sous les Tudor.



La principale victime de cette répression élizabéthaine fut évidemment Marie Stuart dont je vous ai déjà parlé ; l'ex-reine d'Ecosse, après sa reddition en 1567 va être trainée de prison en prison pendant dix-huit années d'hésitations d'Elizabeth qui ne sait que faire de son encombrante cousine ; elle craint les réactions possibles des puissances catholiques européennes et elle résiste aux pressions d'un entourage attaché à la mort de l'ex-reine d'Ecosse ; la reine d'Angleterre n'a aucune sympathie pour sa rivale écossaise qu'elle n'a jamais rencontrée et dont elle condamne la vie dissolue, elle n'a pas supporté que Marie n'ait pas accepté d'épouser l'homme qu'elle lui destinait, Dudley, duc de Leicester, son ancien favori ; entre les deux femmes est née aussi une rivalité de coquettes ; lorsque Marie accouche d'un fils, sa rivale a ce mot de dépit *"la reine d'Ecosse vient de mettre au monde un beau garçon et moi je suis stérile"*.

Marie Stuart

Mais le danger est grand pour Elizabeth, en l'absence de descendance, la couronne d'Angleterre reviendrait à Marie et il en résulterait un retour au papisme ; l'élimination de Marie offrirait le trône à son fils Jacques d'Ecosse élevé par Elizabeth dans la foi anglicane ; la raison d'état impose la mort de la reine d'Ecosse qui a, par ailleurs, commis l'imprudence d'entretenir une correspondance avec les comploteurs catholiques. Marie est condamnée à mort le 25 octobre 1586 et exécutée le 8 février 1587 à Fotheringhay malgré de nombreuses interventions en sa faveur. Conformément à ses habitudes, Elizabeth a laissé le premier ministre Davidson décider de l'exécution à sa place avant de le congédier le lendemain.

Il nous faut maintenant traiter de la politique extérieure d'Elizabeth et de la priorité donnée à l'action maritime orientée essentiellement contre l'Espagne. Il faut abattre tout monopole colonial pour conquérir le marché européen ; dès 1572, est signé un traité d'alliance avec la France contre *"une tierce nation"* ; après la France et la Hollande, l'Angleterre prône le *"mare liberum"*. Au début, Sa Majesté encourage la piraterie *"patriotique"*, elle condamne officiellement John Hawkins dont les prises aux Caraïbes ont fait l'homme le plus riche d'Angleterre mais le nomme aussitôt trésorier de la flotte et patron de la construction navale. Les actions illégales de Francis Drake pour qui elle aurait eu des faiblesses l'enchantent ; il est vrai que la reine bénéficie de quarante-sept pour cent des prises réalisées lors de l'attaque des convois chargés de l'or du Pérou. L'Espagne proteste en vain contre la *"Jezabel du Nord"*.

John Hawkins





L'Invincible Armada



Le Duc de Medina Sidonia

Le torchon brûle donc entre la reine et Philippe II qui va lancer contre l'Angleterre l'Invincible Armada destinée à vaincre sur mer avant que l'armée du duc de Parme forte de vingt mille hommes ne prenne pied sur le sol anglais. Le duc de Medina Sidonia commande une force navale de cent-quatre-vingt vaisseaux de guerre et marchands ; vieux, malade, allergique à la mer, il n'a confiance ni en ses hommes, ni en ses vaisseaux ; Philippe II reste sourd à ses prières d'abandonner l'opération ; contraint et forcé, il prend



Francis Drake

la mer et doit affronter la pire des tempêtes ; il décide de rentrer en Espagne lorsque des vents défavorables le rejettent vers Gravelines ; là le 9 août 1588, attaqué par Hawkins, Drake, Howard et Forbister, il subit une sévère défaite qui lui coûte une centaine de bateaux et dix mille hommes . Cette victoire, la première d'une longue série pour la Royal Navy, est cependant moins décisive qu'il ne parait ; Drake se livre ensuite à un raid contre Cadix plus spectaculaire qu'efficace et ne pourra empêcher une autre armada de se porter au secours des Irlandais révoltés.



Walter Raleigh

En Virginie dès 1583, Elizabeth soutient l'action de sir Walter Raleigh, un de ses futurs favoris qui, après un premier échec implante une colonie de la couronne dont les tabacs sont très appréciés à Londres.

En interne, la période élizabéthaine se caractérise par un souci constant d'économie et la volonté quelque peu contradictoire de paraître ; jamais le pays n'a connu un cérémonial aussi grandiose.

Le Parlement détient un pouvoir plus théorique que réel car il est très peu convoqué

L'agriculture se développe, l'état des routes s'améliore, on réussit à assurer la sécurité des voyageurs sauf à Londres qui reste une ville coupe-gorge.

L'éducation des jeunes est confiée à l'église anglicane qui s'acquitte de sa mission avec une extrême sévérité dans des collèges anciens qui survivent de nos jours.

L'essor économique est considérable, une aristocratie ouverte à la concurrence profite largement du développement de l'industrie lainière, de la multiplication des mines de houille et de fer et de l'ouverture de chantiers navals nécessaires pour satisfaire aux besoins de la navigation commerciale. Seule, la classe ouvrière, malgré l'adoption d'une charte des artisans et des apprentis reste en retrait de cette évolution.

Dans le domaine du théâtre des arts et des lettres, le grand homme est bien sûr Shakespeare mais les pièces de Christopher Marlowe sont aussi très jouées dans un théâtre du Globe qui vient d'ouvrir ; les poèmes d'Edmund Spenser ravissent la société de son temps.

Son sens de l'économie n'incite pas Elizabeth à se lancer dans de grandes réalisations architecturales, elle se contente de vivre dans les demeures d'Henri VIII ; le style en est Renaissance, Tudor gothique, les pièces sont irrégulières, les ouvertures larges, au goût incertain ; on s'attache davantage au confort et à la propreté qu'au style ; on y mène une vie accommodante où les animaux ont une place de choix. La nourriture y est abondante, très carnassière, les légumes et les fruits y tiennent peu de places.

Le grand dramaturge William Shakespeare



J'ai l'impression d'avoir été bien sévère envers cette grande femme politique, autocrate, démagogue, rusée et sans scrupules, parcimonieuse et spéculatrice. Mais ces qualificatifs ne s'appliquent-ils pas à tous ceux qui détiennent le pouvoir ?



Jacques 1er

Le principal mérite des Tudor est d'avoir fait d'un pays moyenâgeux une grande puissance mondiale ; Henri VIII, Edouard VI, Marie 1ère ont ouvert une porte qu'Elizabeth 1ère a franchie. Aujourd'hui à Westminster, de par la volonté de Jacques 1er, Marie et Elizabeth unies dans la mort, partagent la même tombe, à quelques mètres de Marie Stuart ; tout un symbole ! en est-il de même là-haut ? Je vous laisse en décider.



Style Tudor



Le tombeau des deux reines

Quelques liens pour approfondir vos connaissances :

[Wikipédia - Marie 1ère d'Ecosse \(Marie Stuart\)](#)

[Wikipédia - Élisabeth Ire d'Angleterre](#)

[Wikipédia - Jane seymour](#)

[Wikipédia - La famille Tudor](#)

[Wikipédia - Invincible Armada](#)

[Hérodote - 8 août 1588, défaite de l'Invincible Armada](#)

[Wikipédia - Pie V](#)

et sur notre site les compte-rendus de deux conférences s'y rapportant :

[Henri VIII, François 1er, Charles Quint et Soliman II dit le Magnifique 1491-1566 par Bernard Vial](#)

[Marie Stuart par Lucien Provençal de l'Académie du Var](#)